

ALBERT GLATIGNY

NÉ EN 1839 — MORT EN 1875

Albert Glatigny est une des plus étranges figures de ce temps, qui ne manque pourtant pas d'originaux. Il dédaigne la prose comme indigne de l'homme, et il pousse l'amour de la poésie jusqu'au parfait abandon de soi-même et au sacrifice le plus absolu des nécessités de la vie. Il ne s'en est jamais plus inquiété que l'ingénieur hidalgo de la Manche, auquel il ressemble par plusieurs points; et comme il n'avait pas, derrière son Pégase efflanqué, Sancho Panza sur son âne, portant le bissac aux provisions, il a dû souvent lui arriver de jeûner et de coucher en plein air. Comme il ne manquait pas d'arrêter les philistins sur la route pour leur faire confesser que sa Dulcinée, la Muse, était la plus belle princesse du monde, il a reçu plus d'un horion après en avoir donné beaucoup. Il suivait les troupes de comédiens ambulants comme un poète du temps de Louis XIII, un Tristan l'Hermite ou un Mayret, se rendait utile, mettait des morceaux aux pièces, les rajustait, ajoutait des couplets aux vaudevilles, figurait dans les ensembles. Un jour, et ce jour est un des plus beaux de sa vie, il eut l'occasion

de rendre service à Shakespeare. Rouvière, l'admirable acteur que l'Angleterre eût honoré à l'égal de Kean, et que la France a méconnu, essayait de donner *Othello* au Théâtre-Historique, qu'on allait démolir et que déjà les maçons attaquaient. Glatigny obtint d'y jouer, et il remplit, à la satisfaction générale, le rôle du second sénateur dans la grande scène où le More de Venise, accusé par Brabantio, se justifie d'avoir enlevé Desdemona. Ce rôle, il est vrai, n'est pas très-considérable. Voilà ce que dit le second sénateur : « Et les miennes deux cents. Bien qu'elles ne s'accordent pas sur le chiffre exact, — vous savez que les rapports fondés sur des conjectures ont souvent des variantes, — elles confirment toutes le fait d'une flotte turque se portant vers Chypre. » Son ambition eût été de jouer le premier sénateur, mais il faut savoir se modérer.

À travers ces aventures de bohème poétique, Albert Glatigny travaillait, voyageait, et demandait aux arbres de la route des rimes qui tombaient aussitôt des branches comme une pluie de fleurs. Il a fait de la sorte deux beaux volumes de vers : *les Vignes folles* et *les Flèches d'or*, dont Sainte-Beuve, dans un de ces Lundis où il se souvenait d'avoir été poète, a rendu compte avec éloge, assignant à Glatigny la place qu'il mérite parmi les poètes contemporains.

Plus tard, ne voulant devoir le pain du jour qu'à la poésie, il se fit improvisateur. Dans les morceaux sérieux il avait la verve lyrique de Sgricci, et dans les bouts-rimés la soudaineté inouïe d'Eugène de Pradel ; sa prodigieuse habileté métrique lui faisait un jeu de cet exercice qui étonne toujours la foule ; il renonça bientôt à cette ressource passagère et revint à l'art sérieux. Grâce à cette recrudescence poétique qui se manifeste aujourd'hui, il s'est rencontré un directeur ne trouvant

pas absurde de mettre en scène une églogue dont les personnages sont une nymphe et un satyre, et qui se passe « en Thessalie, aux temps héroïques. » On dit même qu'un décor nouveau a été commandé pour ce petit acte à Cheret, le peintre des bois ombreux, des clairières ensoleillées, des gazons piqués de fleurs, des fuites bleuâtres d'horizon. Avec lui, on peut être sûr que l'indication du poète sera bien traduite, et cela est important ; il faut, pour ces spectacles de pure beauté, que la vue soit charmée en même temps que l'oreille.

(LA GAZETTE DE PARIS, 12 novembre 1871.)